

Lire, voir et écouter «Les cicatrices» pour aller vers soi

ACCROCHAGE C'est une exposition audiovisuelle coup de cœur et de poing qui est présentée au Sauvage à Porrentruy. Plus que quelques jours pour découvrir les photographies de seize femmes qui se dévoilent et se racontent sur le thème de la cicatrice.

La douleur des femmes est un thème récurrent de l'histoire de l'art. Pensez à la Vierge Marie qui s'effondre au pied de la croix où meurt son fils. Pensez à Cléopâtre blessée par la morsure de l'aspic. Pensez au visage terrifié de Daphné subissant les assauts d'Apollon. Les images sont nombreuses. Souvent au service du religieux ou du nu. Parfois, et c'est plus rare, observer la douleur vaut une déclaration d'amour, comme dans ces dessins qui témoignent de la longue agonie de Valentine, la maîtresse de Ferdinand Hodler.

Plusieurs artistes féminines – Marina Abramovic, Louise Bourgeois ou Niki de Saint-Phalle pour n'en citer que quelques-unes – se serviront de leur douleur passée comme terreau pour leurs créations. Avec *Les cicatrices*, Stéphanie Page et Andreia Glanville

ville décident de donner la parole aux femmes afin qu'elles puissent, elles aussi, se réapproprier leur parcours, fut-il douloureux.

Origine du projet

C'est en juin 2020 qu'Andreia Glanville (créatrice de contenus audiovisuels à Genève) a pris contact avec Stéphanie Page (la photographe vaudoise) pour immortaliser son corps afin de pouvoir se le réapproprier. Les artistes partageant des valeurs communes sur la vie, des liens se sont tissés et, très vite, l'idée de travailler ensemble sur un projet commun a germé.

Enfant non désiré, maladie, brûlures ou encore abandon, Andreia et Stéphanie ont rencontré seize femmes, incarnant chacune une cicatrice, visible ou non.

Toutes ont été choisies après un appel lancé sur les réseaux sociaux par les deux porteuses du projet. Seize femmes, âgées de 13 à 59 ans, se dévoilant avec un courage qui force l'admiration. Ainsi Luna, l'une des deux adolescentes ayant participé au projet est encore dans sa souffrance. Mais, explique Stéphanie Page, «c'était important pour elle de témoigner afin de montrer que cela existe et qu'il fallait en parler pour ne pas se sentir seule.»



Gaby.



Sandrine.



Luna.



Sandrine pour *Les cicatrices*: «J'ai eu deux césariennes. Une naissance dans la souffrance, parce que ma fille est née dans le sang. La suivante, à l'inverse, s'est déroulée dans un décor de paillettes et champagne.»

À l'arrivée, l'exposition raconte à la fois la manière dont elles ont surmonté leurs épreuves et comment ces blessures ont profondément impacté leur devenir. Chaque histoire s'écoute face à une seule photographie où transpire un autre dialogue autour de nécessaires décisions: noir et blanc ou couleur, anonymat ou visage dévoilé, détail ou silhouette complète, etc.

La beauté de Gaby

«Depuis toute petite, je sais que je suis de trop. J'ai passé ma vie à m'effacer», confie la voix douce et posée d'Andreia Glanville. Elle est une enfant non désirée. Un œil aveugle, une malformation de la main, une autre de l'os du genou témoignent de l'effet des aiguilles à tricoter, des coups dans le ventre et des médicaments pris par sa mère, sommée d'interrompre sa grossesse. Ensuite, il y a toutes les blessures invisibles, celles de l'âme qui malheureusement ne sont pas encore cicatrisées. Sa grand-mère maternelle lui refuse le droit de l'appeler «grand-maman»; «un sentiment de solitude abyssale» et l'indifférence de son père, «un

grand gamin, perturbé par sa vie personnelle et qui aimait ma mère d'un amour possessif». Un petit cœur tatoué sur le poignet de Gaby fait écho



Luna pour *Les cicatrices*: «Je me coupe et je vois ma chair. Pour moi, c'est comme si ça faisait sortir mes problèmes par mes bras qui saignent.»



Gaby pour *Les cicatrices*: «Ils ont tout essayé pour que je ne vienne pas au monde, en utilisant des médicaments, des méthodes dangereuses, radicales à l'époque, les coups dans le ventre, l'aiguille à tricoter.»

PHOTOS STÉPHANIE PAGE, 2022

à l'amour qu'elle a reçu de sa maman et à celui qu'elle a pour ses propres enfants.

Cette exposition audiovisuelle – attention, n'oubliez pas votre natel afin d'avoir accès aux voix – met en lumière des sujets encore trop tabous et sensibilise le visiteur à des thèmes comme le baby blues, l'abandon, le rejet et les mutilations. Étrangement, à l'heure où tout se dit, où tout se déballe dans des émissions de télé-réalité et sur les réseaux sociaux et, surtout, à une époque où la chirurgie réparatrice fait des miracles pour celles et ceux qui peuvent se l'offrir, le thème de la cicatrice (en dehors des scarifications des sociétés traditionnelles) est un sujet peu abordé en art alors qu'il se révèle être un symbole de possible résilience. Enfin, au-delà de l'aspect thérapeutique du projet, *Les Cicatrices* propose seize photographies pudiques et tellement touchantes.

ISABELLE LECOMTE

Les cicatrices, Galerie du Sauvage, à Porrentruy, jusqu'au 11 février. Ouvert du mercredi au dimanche, de 14 à 18 h. ou sur rdv au 078 659 96 98.

«Paysage et architecture»

Deux termes qui qualifient l'essentiel des intérêts de l'artiste. La toile paraît imprégnée des sonorités mêmes de son nom: colère... Paysage et architecture en proie à un mouvement extrême. On se les représenterait volontiers dans un contexte méridional où la lumière crée de forts contrastes et où la chaleur rend fou.

On devine un porche, à moins qu'il ne s'agisse d'un pont, des édifices, peut-être une alignée de parasols, plage ou terrasse? Montagnes au loin? Au premier plan à gauche, un humain aux allures enfantines semble sourire au spectateur. Au-dessus de lui, un ciel hérissé de câbles électriques et d'antennes qui déploient leurs ondes vertes. Un drapeau énorme s'agite dans cette atmosphère tourmentée.

Les couleurs qui s'affrontent sont clairement issues des primaires, mais elles sont cassées, dominées par des tons d'écorché. Un contour sombre et épais définit les formes, comme tracé

au doigt. Les œuvres des années 80, ultime période de création de Max Kohler, marquent un changement radical avec les précédentes, empreintes de calme sobriété. Elles rappellent les œuvres du mouvement Cobra. Un rythme accéléré, nerveux, sans plage tranquille et, malgré tout, l'équilibre formel et chromatique persiste.

Max Kohler (1919-2001)

Max Kohler est né à Hubersdorf (SO). Dès 1953, après une première formation commerciale, il s'initie à la gravure (pierre et métal) et à la mosaïque à Paris. Grâce à deux bourses fédérales, il s'y perfectionne et y enseigne jusqu'à son installation à Delémont en 1966. Il sera le premier et fidèle responsable de l'atelier de gravure de Moutier (1973-1988).

Max Kohler s'est aussi beaucoup intéressé à l'art dans l'architecture et a réalisé de multiples décorations (école du Gros-

Seuc, Delémont), peintures murales (hôpital de Delémont), reliefs (hôpital de Moutier), mosaïques (passage sous-voies de la gare de Delémont) et tapisseries. Dès 1958, son travail a fait l'objet de nombreuses expositions collectives, personnelles (la dernière en date dans les galeries de l'Artsenal et Paul Bovée à Delémont en 2010) et a été distingué: prix pour l'œuvre gravé (1984) et prix du Canton de Soleure (1989) pour la peinture.

SSR

Cette rubrique explore la Collection jurassienne des beaux-arts.

Paysage et architecture, Max Kohler, 1989, acrylique sur toile, 202 x 147 cm. Division commerciale du CEJEF, Delémont.

PHOTO OCC

